

Conversation intergénérationnelle

Il est déjà tard lorsque je toque à la porte de la chambre qu'occupe mon arrière-grand-mère, Lina. Aujourd'hui, elle fête ses quatre-vingt-seize ans. Maman m'a ordonné de lui rendre visite sur un ton qui ne souffrait aucune contestation. En traînant des pieds, je me suis donc résolue à faire un tour à la maison de retraite avant de préparer mes bagages, car je repars demain matin.

— Mémé ?

Passant la tête par l'entrebâillement, je découvre mon aïeule assise près de la fenêtre. Nous ne sommes pas très proches toutes les deux. D'abord, j'ai vingt ans et elle est presque centenaire. Ensuite, j'ai grandi en région parisienne où mon père avait été muté. Mes parents sont revenus dans la ville d'où ils sont originaires l'an dernier et je suis restée à Paris.

— Manon ?

Le fait qu'elle me reconnaisse au premier coup d'œil me surprend. J'ignore à quoi je m'attendais, mais certainement pas à ça. Je suppose que je pensais trouver une impotente, à moitié sourde, probablement bigleuse et franchement incontinente. Or, force est de constater que j'ai tout faux. Son regard est clair et perçant derrière ses lunettes, et elle se tient bien droite.

— Bonjour, mémé. Je suis venue t'embrasser pour ton anniversaire.

— Ah bon ? Pourquoi cette année ? Je ne suis pas sur le point de passer l'arme à gauche que je sache !

Son sarcasme fait mouche. Malgré moi, je ne peux retenir un rire gêné. Elle n'a pas tort. Ma mère a effectivement agité le spectre de la mort, pas plus tard que tout à l'heure.

— Allez, approche, que je puisse te voir de plus près... ajoute-t-elle avec un geste de ses doigts tordus.

Je pose mes lèvres sur sa joue ridée, puis m'assieds en face du fauteuil où elle est installée.

— Qu'est-ce que tu faisais quand je suis arrivée ? Tu admirais le paysage ?

— Ma petite, je le connais par cœur ! Ça fait dix ans que je vis ici. Et pour répondre à ta question, je lisais. Alors, jeune fille, comment ça va ?

— C'est à toi qu'il faut demander. Maman m'a dit que le maire est venu te souhaiter un joyeux anniversaire. Tu en as de la chance.

— Tu parles ! Il se fait photographe à côté de la doyenne de la ville. Ça lui fera de la pub dans le prochain bulletin municipal.

— Mémé ! Tu exagères !

— À peine. L'avantage, quand on est vieille, c'est qu'on peut tout dire, personne ne vous en veut. Au pire, ils pensent que je gâtouille et que je n'ai plus toute ma tête.

Nous rions toutes les deux. C'est étrange, ce sentiment de la découvrir. Il est vrai que je n'ai pas l'esprit de famille particulièrement développé. C'est plutôt dommage quand on y réfléchit. En tout cas, Lina est très lucide et j'apprécie son humour.

— Alors, ce séjour aux États-Unis ? Ça t'a plu ?

Mal à l'aise, je baisse les yeux et fixe mes baskets avec fascination.

— Donc, tu n'as pas aimé, conclut-elle avec perspicacité. Surtout, ne le raconte pas à tes parents.

Je souris, rassurée par son regard bienveillant. Elle ne me juge pas et son conseil est avisé. Si j'avais su, je serais passée la voir dès mon retour. Ça aurait évité que papa soit contrarié depuis qu'il le sait. Ce voyage lui a coûté un bras et je n'en suis même pas contente.

— Avec le recul, je me dis que les États-Unis auraient dû rester un rêve inaccessible.

— C'est maintenant que tu te fais cette réflexion ? Mais mon enfant, les rêves sont faits pour être accomplis. Ce sont des moteurs qui nous font avancer.

— Oui, mais tu vois... Depuis que je suis gamine, je m'imaginai ce pays comme un endroit magique, un eldorado. Le rêve américain, ça signifiait vraiment quelque chose pour moi.

— Et la réalité t'a déçue...

— Ben ouais. J'y ai découvert la pauvreté, la précarité, l'injustice, et tous ces aspects moins reluisants dont on parle rarement. Finalement, je ne suis pas sûre de vouloir m'y installer. Mais dans ce cas, tous mes plans d'avenir s'écroulèrent, comme si le bonheur tel que je l'ai toujours fantasmé m'échappait.

— Le bonheur, ma petite, nous courons tous après en ayant l'impression qu'il se dérobe et, souvent, on passe à côté.

— C'est quoi le bonheur pour toi, mémé ?

Elle demeure silencieuse un long moment et j'en viens à me demander si elle a entendu ma question.

— Le bonheur est un piège dans lequel je suis plusieurs fois tombée.

— Ta façon de voir les choses est vraiment très personnelle.

Je ne peux m'empêcher d'être intriguée. Comment peut-on concevoir le bonheur comme un piège ? N'est-ce pas ce à quoi nous aspirons tous ?

— Tu m'expliques ? je m'enquiers avec une impatience non dissimulée.

— Tu ne dois pas partir ? Je pensais que tu ne resterais pas plus dix minutes.

Dans le mille, mémé ! Mais ça, c'était avant. Avant qu'elle ne s'exprime de manière suffisamment énigmatique pour éveiller mon intérêt. Immédiatement, j'envoie un texto à maman.

— C'est réglé, j'ai prévenu. Donc, on en était où ?

— Le bonheur peut prendre plusieurs formes. Mais, pour moi, il est intimement lié à l'amour.

— Mémé, les temps ont changé, le bonheur ne passe pas forcément par un mec !

— Mais qui a parlé de ça ? Tu peux être heureuse parce que tes parents te disent qu'ils sont fiers de toi, ou que ton enfant te tend les bras. En tout cas, une chose est sûre, l'amour est nécessaire au bonheur.

— Tu as été éprise de pépé ?

J'ai peu connu mon arrière-grand-père. Dans mes souvenirs, il était gentil et souriant.

— Bien sûr. Mais avant lui, il y en a eu d'autres... ajoute-t-elle avec un air mystérieux.

— D'autres ? T'es sérieuse ?

— Dans ma vie, j'ai été liée à cinq hommes. Tous ont fait de moi celle que je suis devenue.

— Tu me racontes ? demandé-je avec avidité.

La vérité, c'est que je suis curieuse. Je détesterais qu'elle refuse, parce que j'ai trop envie de savoir et de découvrir sa jeunesse. C'est étrange quand on sait que Lina a toujours fait partie de mon entourage, que ce soit de près ou de loin. Peut-être me suis-je trop centrée sur ma petite personne, en fille unique et gâtée que je suis.

— J'ai vu le jour en 1922. Mon père était charpentier, ma mère s'occupait des enfants. Nous étions trois, et j'étais la plus jeune. Hélas, en 1939, la guerre a éclaté. Il ne faisait pas bon être alsacien à cette époque, car le territoire a rapidement été annexé. Tu imagines ? Jusqu'en 1918, nous étions allemands. Mon frère aîné, Georges, est né allemand en 1917. Et Étienne est né français en 1919 ! Du jour au lendemain, on devait s'exprimer dans une langue qu'on ne connaissait pas. Mes parents, par exemple, avaient suivi leur scolarité en allemand, nous étions à l'école française. Ils ne pouvaient pas nous aider, puisqu'ils ne maîtrisaient pas le français. Au final, les Allemands et les Français passaient, mais l'Alsace restait. Nous avions notre culture, notre dialecte, nos usages. L'ennui, quand on est annexé, c'est qu'on doit se battre pour un pays qui n'est pas le nôtre. Mes frères n'avaient aucune envie d'être enrôlés dans l'armée allemande, mais personne ne leur a demandé leur avis.

— Mais ils pouvaient fuir, non ?

— Tu veux rire ? Certains ont essayé de se sauver pour rejoindre la France libre. Tu sais ce que faisaient les nazis ? Ils déportaient toute la famille. Cela n'a pas découragé certains jeunes qui refusaient d'arborer la croix gammée. Léon aussi a tenté de s'enfuir, mais il a fini par revenir, parce qu'il ne supportait qu'on s'en prenne aux siens, ce qui serait inévitablement arrivé. En guise de représailles, il a été envoyé sur le front de l'Est.

— Léon ? C'était ton amoureux ?

Quelque chose me souffle qu'elle était liée à cet homme.

— Oui. Je venais de réussir mon baccalauréat et le concours de l'école normale primaire. Je désirais enseigner. Mes parents s'étaient sacrifiés pour me permettre d'étudier. C'était rare à l'époque, surtout dans une famille modeste. Mais j'étais brillante et la directrice était intervenue pour que j'aille au lycée. Mon père a accepté, c'était une grande fierté pour lui. Tu sais, en ce temps-là, l'institutrice était un personnage important de la communauté. Tout a basculé, lorsque les hommes ont été mobilisés. Léon était un ami d'Étienne. Il avait deux ans de plus que moi. D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours voulu me marier avec lui. Il était si beau, si fort. Il travaillait dans l'usine de chaussons. Papa était furieux, estimant que je pouvais rêver à un meilleur parti. Mais j'étais folle de lui. Alors, nous avons pris un peu d'avance et quand j'ai été enceinte, mes parents n'ont pas eu d'autre choix que de nous donner leur consentement. Il était obligatoire, car la majorité était à vingt-et-un ans. Quelques mois plus tard, il a été envoyé en Russie. J'ai essayé de faire intervenir le maire pour éviter ça. Après tout, il pouvait être considéré comme un soutien de famille. Mais les officiers de la kommandantur n'ont rien voulu entendre. J'étais désespérée.

— Tu l'aimais vraiment ?

— Oh oui ! C'était une passion incroyable. Nous étions jeunes et fougues.

— Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

— Je l'ai attendu. La guerre m'a enlevé mon père, mes frères et mon mari. Un matin, le curé est venu et m'a annoncé qu'il était mort à Tambov. Je me suis retrouvée seule avec ma petite Lucie, qui n'a jamais eu la chance de connaître son papa, et ma mère, prématurément vieillie par le chagrin d'avoir perdu coup sur coup son époux et ses deux fils. Il fallait que je prenne soin d'elle. J'avais vingt-trois ans et j'étais veuve. Je me souviens de ce jour-là comme si c'était hier. J'ai juré que plus jamais on ne m'y reprendrait. Le prix à payer pour quelques mois de bonheur était bien trop élevé. Et un drame entraînant un autre, impossible de poursuivre mes études, je devais subvenir à nos besoins. J'étais si près du but ! La mort dans l'âme, je suis devenue lavandière.

— Lavandière ?

— Je m'occupais du linge des officiers. Tu te rends compte ? Je lessivais les slips des responsables de mon malheur. J'avais l'impression d'avoir touché le fond. Si je n'avais pas eu maman et Lucie, j'aurais fait une bêtise. Et puis, la guerre a pris fin avec l'arrivée des Américains. Et c'est leurs habits que j'ai lavés. C'était en 1945 et j'étais veuve depuis deux ans officiellement. C'est à ce moment-là que je l'ai rencontré.

— Qui ?

Dire que je suis suspendue aux lèvres de Lina est un euphémisme. Sa vie est digne d'une saga romanesque.

— Jackson Mitchell.

— Un Américain ?

— Oui. Il était capitaine d'un régiment d'artillerie. Dieu qu'il était beau ! C'était le sosie de Cary Grant. Tu le connais ?

— Non.

— Eh bien, tu devrais. C'est de la culture, tu sais... Vous, les jeunes, à part passer vos journées sur vos espèces de téléphones modernes, vous ne faites plus rien. Au temps de mon adolescence, on regardait des films au cinéma le dimanche après-midi, on allait boire une limonade et on dansait.

— Et donc, Jackson Mitchell ?

— Avec lui, j'ai cru que le bonheur était à nouveau à portée de main. Il était si gentil. Chaque fois qu'il apportait son linge, il me donnait du chocolat pour la petite, de la nourriture, du café et des cigarettes. Quand il payait, il en mettait toujours plus qu'il ne fallait. Ma mère voyait cette histoire d'un mauvais œil, mais je ne lui ai pas vraiment demandé son avis. Tête baissée, j'ai foncé. Avec lui, j'ai su ce que signifiait être désirée par un homme. Et je peux te dire qu'il a rampé pour m'avoir. Dans le civil, Jax était le fils d'un riche industriel basé à Philadelphie. Il était fiancé à une jeune Américaine de bonne famille, mais ça ne l'a pas empêché de tomber amoureux de moi. Ce qui devait arriver est arrivé et quelque temps plus tard, j'ai compris que j'étais enceinte. C'était risqué, car les Américains avaient eu pour ordre de ne pas fricoter avec les femmes du coin. Pour eux, nous étions des Allemandes. Bref, ils sont repartis en 1946, alors que je venais juste de découvrir ma grossesse. Jax a proposé que je le suive, mais je ne pouvais pas.

— Pourquoi ?

— Ma mère était âgée et malade. Je n'ai pas eu d'autre choix que de rester. Il m'en a voulu, mais nous nous sommes malgré tout écrit pendant un an. J'espérais qu'il reviendrait me chercher. Et puis, un jour, il m'a envoyé une dernière lettre. Celle où il m'annonçait qu'il allait épouser sa fiancée. Ton grand-oncle Paul était bébé et n'allait jamais connaître son père, lui non plus. Une fois de plus, je payais cher pour un peu de bonheur. Je ne t'explique même pas comment on m'a traitée. Heureusement qu'il n'était pas allemand, sinon j'aurais été tonduée, comme certaines femmes du village.

— Alors, tu ne l'as jamais revu ?

— Non et c'était aussi bien ainsi. Ma mère est morte quelques mois après la naissance de Paul, me laissant dans le dénuement le plus total. Je n'avais rien pour moi, si ce n'est ma beauté.

— Ta beauté ?

— Dans le tiroir de ma commode, il y a un album de photos.

Sans perdre une seconde, je m'exécute, encore fascinée par son récit. Je le récupère et commence à le feuilleter. Dès les premiers clichés, je comprends. Une longue chevelure sombre et bouclée, un visage et un corps de rêve, un regard clair et hypnotique. Elle a toujours des yeux d'un bleu lumineux, les mêmes que les miens et ceux de maman. Lina est sans aucun doute la plus belle femme que j'aie jamais vue.

— Et ensuite ?

— À sa mort, notre médecin a été remplacé par son neveu qui venait de Colmar. C'était un célibataire d'une cinquantaine d'années. Un soir, je me suis rendue chez lui avec Lucie qui était malade. Il est tombé amoureux de moi au premier regard, je l'ai remarqué tout de suite. Le lendemain, il est passé pour s'assurer que la petite allait bien. Je me rappelle ma honte quand il a découvert que je vivais sans rien, dans une bicoque où il y avait plus de courants d'air que de chaleur. Peu après, il m'a proposé le mariage. J'en étais très surprise, mais j'ai compris où était mon intérêt. Cet homme, encore bien fait de sa personne, m'offrait un avenir, la sécurité, et surtout était disposé à adopter mes enfants. Alors, j'ai accepté. C'était dur au début, surtout la nuit de noces, car je n'étais pas éprise de lui. Tu imagines bien qu'à vingt-six ans, je n'avais pas vraiment envie de me retrouver dans le lit d'un vieux. Mais il a été très doux, très prévenant et, finalement, je n'ai jamais regretté mon choix. J'ai appris à aimer Jacques Meyer et j'ai été très heureuse à ses côtés. Nous avons d'ailleurs eu ta grand-mère ensemble, en 1948. Jacques a été merveilleux. Il n'a jamais fait de différences entre les enfants, m'a adorée comme chaque femme devrait l'être. Et puis, mes conditions de vie ont changé du tout au tout. On peut dire ce qu'on veut, mais ça compte quand même. Quand tu passes d'une soupe où il y a plus d'eau qu'autre chose à de la viande chaque jour, les choses te semblent plus faciles. Hélas, le bonheur n'a pas duré, une fois de plus. Sept ans après notre mariage, Jacques est mort d'une crise cardiaque. Le ciel m'est réellement tombé sur la tête au moment où on me l'a annoncé. Enfin, je me sentais en sécurité, je pensais bêtement que rien ne pourrait nous arriver.

— Et après ?

— J'ai juré que j'en avais fini avec les hommes. Et j'y ai vraiment cru. Jusqu'à...

— Jusqu'à ?

— Jusqu'à ce que je rencontre Pierre. Pour la première fois de ma vie, j'ai expérimenté le coup de foudre.

— Ah bon ? Mais je n'ai jamais entendu parler de lui. C'était qui ?

— Le prêtre de notre ville.

— Mémé !

La vache ! Elle ne fait pas dans la dentelle ! Un curé ! Rien que ça !

— Je ne l'ai pas fait exprès, lui non plus d'ailleurs. C'était en 1957, trois ans après le décès de Jacques. Je ne crois pas en Dieu. Mais pour les convenances, je m'obligeais à aller à la messe chaque dimanche. Quand je l'ai vu, je me suis dit que c'était un ange. Tu te rappelles la série « Les oiseaux se cachent pour mourir » ? Eh bien, Pierre ressemblait à l'abbé joué par ce bel acteur américain. Toutes les femmes étaient folles de lui, mais c'est de moi qu'il s'est épris.

— Mais les hommes d'Église ne sont pas censés rester chastes ?

— Lui l'était jusqu'à notre rencontre. Et puis, il a commencé à venir à la maison sous un prétexte ou un autre. Moi, tu comprends, je savais qu'il était prêtre, alors je rêvais de lui le soir dans mon lit, mais je gardais mes fantasmes pour moi.

— Tes fantasmes ? Tu déconnes ?

— J'avais 35 ans, j'étais encore jeune ! Tu crois quoi ? Que nous étions des enfants de chœur ? Ce n'était pas différent d'aujourd'hui, mais nous étions plus hypocrites, nous n'affichions pas nos amours.

— Mais un prêtre, mémé... Tu n'as pas honte ?

— Absolument pas. Avec lui, j'ai été heureuse. Il y avait tout dans notre histoire : la passion physique, la connivence, le goût de l'interdit. C'était si intense, si violent que j'en frissonne rien que d'y repenser.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Nous avons été dénoncés auprès de la direction diocésaine et il a été sommé de choisir. Moi ou l'Église.

— Je suppose qu'il a préféré Dieu.

— Exactement. Et puis, j'étais à nouveau enceinte. Tu imagines le scandale ? Alors, je l'ai laissé partir, même si nous sommes restés en contact. Notre idylle a duré dix ans. Sauf qu'on ne se voyait pas souvent. Chaque fois, c'était incroyable, mais on a fini par se lasser de ces rencontres trop rares, donc on a tout arrêté. Après ça, j'ai vécu seule longtemps, jusqu'à ce que mon chemin croise celui de Bernard. C'était l'instituteur de mon petit Jean. Il a été mon bâton de vieillesse. Avec lui, point de passion, juste une grande tendresse et ça me suffisait. Après tant de bonheur et de malheurs, j'avais eu mon compte, j'aspirais simplement au calme.

— Lequel as-tu aimé le plus ?

— Je ne saurais dire. Je les ai tous aimés, certains plus intensément que d'autres, mais avec la certitude qu'ils changeraient mon existence. Et ils l'ont fait d'une certaine façon.

— Comment ça ?

— Eh bien, hormis Bernard, chacun d'eux m'a donné un enfant. Mais quand je regarde derrière moi, ils m'ont aussi tous laissée tomber.

— Mémé...

— C'est la vérité. J'ai eu cinq hommes dans ma vie. Trois d'entre eux sont morts de façon brutale. Les deux autres sont partis alors qu'ils prétendaient m'aimer, mais sans doute pas assez pour enfreindre les règles.

— Mais comme tu l'as dit tout à l'heure, ils t'ont offert de beaux bébés.

— Non, les enfants, je les ai pris. Je ne leur ai pas demandé leur avis. Je leur ai volé cette part d'eux-mêmes. C'était une manière comme une autre d'avoir un souvenir tangible. Et même là, j'ai payé cher, puisque j'ai perdu mon adorable Lucie, il y a dix ans. Saleté de crabe !

Je sais que la mort de ma grand-tante a été un choc que Lina n'a jamais pu surmonter. Elles étaient très proches toutes les deux et voir sa fille souffrir a été horrible pour elle.

— Et pourtant, murmure mon arrière-grand-mère d'un air songeur, si c'était à refaire, je ne changerais rien. Je pense que maintenant, tu comprends mieux pour quelles raisons je dis que le bonheur est un piège dans lequel je suis plusieurs fois tombée. C'est un piège, parce que tu te sens tellement vivante que tu deviens dépendante de cette sensation. Mais quand ça s'arrête, il faut être très fort pour se relever.

Le soir même, allongée dans mon lit, je me remémore cette conversation avec Lina et je me fais le serment de m'occuper plus d'elle. Sa vie est si passionnante que je veux encore l'entendre m'en parler. Souvent, par égoïsme, nous négligeons nos aînés qui peuvent pourtant nous apprendre beaucoup, leur sagesse est précieuse, et nous sommes stupides de ne pas en profiter.

Durant les mois qui suivent, je vais la voir chaque fois que je suis à Wahlbourg. Et comme cette femme est une aventurière dans l'âme, nous allons même au restaurant et au cinéma. Hélas, quelques semaines avant son 97^e anniversaire, Lina s'endort un soir pour ne plus jamais se réveiller. Elle est partie comme elle est venue, avec panache et élégance, fière et rebelle.

Et par un jour pluvieux, debout devant sa tombe, je me fais la promesse de ne jamais oublier les mots qu'elle a prononcés avec tant de conviction : "Le bonheur est un piège dans lequel je suis plusieurs fois tombée". Peut-être connaîtrai-je la passion et les chagrins, mais je suis sûre que Lina veille sur moi.